

L'EXPRESS

Le recul américain

**Vietnam, Cambodge, Proche-Orient,
Portugal, Arabie séoudite, Kurdistan, etc., les reporters
de L'Express racontent...**



PHOTOS GÉANTES.

« Nous sommes si aveugles que nous ne savons quand nous devons nous affliger ou nous réjouir. » (Montesquieu.)

→ s'acharne contre un milieu artistique et mondain où il paraît errer à la recherche non pas d'une place dont il ne voulait pas, mais peut-être d'un rôle à sa mesure.

Est-ce parce qu'il n'y parvient pas qu'il griffe ? « Henriette Violet arriva à son tour très « en charme », avec l'air fatigué d'une femme qui a tout épuisé avant de quitter son lit. » « Actuellement, la vogue est à une sorte de muflerie inutile et voulue, elle a comme écrin le snobisme. »

On trouve aussi de curieux portraits, peu flatteurs, de contemporains ouvertement nommés, Picasso, Breton, Ernst, Aragon, Van Dongen, Carpentier, ou bien sous des désignations transparentes : Jean Babel (Jean Cocteau), Pierre Moribond (Paul Morand).

Et des aveux : « Ayant toujours plusieurs femmes à la fois, comme plusieurs autos, j'évite les accidents sentimentaux qui si souvent abîment l'existence des imprudents. » C'était l'époque où Tristan Tzara disait : « La pensée se fait dans la bouche », et André Breton : « Nous aurons, nous voulons l'au-delà de nos jours. »

Ceux que l'histoire du surréalisme et la préhistoire de la pensée actuelle intéressent auront plaisir et émotion à chercher ici les traces d'un artiste hors cadre.

MADELEINE CHAPSAL ■

« *Caravansérail* », par Francis Picabia. Belfond, 160 pages, 29 F 50.

« *Écrits* », par Francis Picabia. Belfond. Tome 1, 288 pages, 39 F 50.

PSYCHANALYSE

La cure par le dessin

Récit minutieux du traitement poursuivi pendant vingt ans sur une jeune schizophrène, ce livre est aussi une réflexion originale sur la valeur thérapeutique de l'œuvre d'art. Suzanne, en effet, qui se sentait coupée du monde et morcelée au-dedans d'elle-même, a retrouvé l'unité intérieure et la communication avec autrui à travers les dessins qu'elle apportait quotidiennement à sa psychanalyste. Parfois quatre-vingt-dix le même jour. Coquilles, masques, fleurs, étoiles, spirales fantomatiques, l'élément commun étant le cercle, que Marion Milner interprète à la fois comme l'expression du vide, du blanc ressenti par la malade, comme le souvenir du sein dans la bouche, comme la peur de naître, comme la nostalgie de la mère, comme l'angoisse d'avoir à devenir

quelqu'un en se séparant du tout originel indéterminé.

De beaux commentaires pour de beaux dessins, malgré la technicité parfois laborieuse du texte.

D. F. ■

« *Les Mains du dieu vivant* », par Marion Milner. Gallimard, 520 pages. 69 F.

ROMAN

Renaud Camus, copieur de talent

En art, au fond, le souci de l'originalité n'est qu'une superstition moderne : les grands Anciens ne se gênaient pas pour piller leurs confrères vivants ou morts. Et, de toute façon, chacun, inconsciemment, s'inspire d'un modèle. Jean Paulhan affirmait même qu'il suffit d'avoir lu une seule phrase d'un auteur pour en être obsédé toute la vie et infléchir son style en conséquence.

Ce n'est donc pas d'emprunter des paragraphes entiers à différents ouvrages que l'on reproche à Renaud Camus — mais de l'avouer. Nous voilà obligés d'insister sur le procédé au lieu de parler du livre.

Quel ennui et quel dommage, lorsque, justement, l'ennui est ce qu'il y a de plus étranger à ce texte crépitant de fantaisie et d'intelligence où les

citations et les souvenirs s'imbriquent, et dont les personnages discernables dans la grande cohue des références sont de faméliques et sophistiqués dandys « Rive gauche » se réchauffant à la chaleur des mots. Se distinguent parmi eux un employé de maison d'édition, un cover-boy américain, et leur voisine, une princesse de Galles dont le comportement ne fait certes pas honneur à la moralité des Windsor.

Des photos juxtaposées fournissent d'ailleurs d'autres motifs de scandale. Ainsi surprend-on Proust, libéré de la présence de sa chère maman qui est allée prendre le thé chez une amie, en train de lorgner Monsieur Muscle qui n'a rien à cacher. Ainsi va-t-on de surprise en surprise dans ce premier roman ouvert à toutes les rencontres et où il arrive que le cœur, parfois, se laisse piéger.

Normal : nous sommes dans une maison de rendez-vous revue par Robbe-Grillet, où une certaine culture contemporaine et un érotisme de bains de vapeur s'aguichent mutuellement dans l'escalier, sous l'œil narquois d'un jeune écrivain doué comme peu, dont les fantasmes promettent beaucoup pour la suite.

Et qui, déjà, démontre que c'est beau de « copier ».

ANGELO RINALDI ■

« *Passage* », par Renaud Camus. Flammarion, 216 pages, 34 F.

ETRANGER

Le Japon galant en 1686

Tour à tour concubine d'un seigneur, amuseuse de bonzes, prostituée de première, de deuxième, de troisième classe, masseuse de bains, séductrice d'auberge, aguicheuse de rue, l'héroïne de ce roman a descendu au cours d'une vie mouvementée, fruitée et capiteuse, tous les degrés de la galanterie.

Nous sommes au Japon, en 1686, deux ans avant la publication, en France, des « Caractères » de La Bruyère.

Pour la description réaliste d'une société en pleine transformation, pour l'humour, pour la cruauté, pour la verve, Ihara Saikaku ne le cède en rien à son collègue occidental ; et l'on se prend à déplorer, une fois de plus, la scandaleuse ignorance où nous sommes ici de cette florissante et savoureuse littérature nippone.

Suite page 42 →

Renaud Camus :
Proust chez Monsieur Muscle.

